

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/1 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2007.1.50049

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

contenu, ont permis à Ch. Witthöft de mettre en évidence l'influence qu'exerce le genre d'un texte sur le fond et la forme du récit, l'importance de la mise en scène sociale dans les récits du corpus, le rôle essentiel de la symbolique dans ces mises en scène, tout particulièrement dans le contexte du service, ou encore les codes et contraintes liés à la participation à tout cérémonial. Une bibliographie dense et un index des auteurs et des œuvres permettent une consultation aisée des ouvrages cités ou à consulter. En somme, cette étude, novatrice par sa démarche, devrait faire date dans le domaine de la *Mediävistik* en Allemagne (et au-delà). En France, l'ouvrage sera utile aussi bien aux historiens qu'aux littéraires.

Astrid GUILLAUME, Besançon

Catherine EMERSON, Olivier de La Marche and the Rhetoric of 15th-Century Historiography, Woodbridge (Boydell & Brewer) 2004, VIII–247 p., 1 ill., ISBN 1-84383-052-3, GBP 45,00.

Un auteur, personnalité historique bien connue, parce qu'on dispose à son sujet de bon nombre de données. Un écrit estimé, dont la propre histoire est complexe. Tels sont les constats généraux établis au sujet d'Olivier de La Marche (v. 1425–1502) et de ses »Mémoires«. Les objectifs de l'écrivain resitués dans la production littéraire de son temps – ce que suggère le titre du livre –, les différents types de lecteurs pour lesquels il a pris la plume, la longue période nécessaire à une composition plusieurs fois interrompue, voilà quelques thèmes majeurs abordés autour d'une œuvre dont l'approche critique requiert beaucoup de prudence. Elle passe pour avoir servi la propagande d'une maison princière à laquelle son auteur demeura indéfectiblement fidèle, les Habsbourg, héritiers et continuateurs des Bourgogne-Valois. L'affirmation, sans être évacuée, paraît devoir être mieux soupesée. D'abord conçue à des fins privées, ce qui coïncide bien avec l'idée que l'on cultive couramment du genre dont elle relève, elle ne se fait que dans un second temps éducative, parce que destinée alors à l'édification du rejeton commun de Habsbourg et Bourgogne, Philippe le Beau. Fondamentalement, elle est présentée ici comme une collection de textes, de récits, de séquences, d'évidence inachevée, non retravaillée, vouée à une exploitation ultérieure (»s'en aider et servir«) par les soins d'autrui. Il est vrai qu'à l'utilisateur des »Mémoires« ne peut échapper leur structure apparente plus que déroutante ...

Si la dimension autobiographique n'est pas absente de la réalité – sans quoi il serait de bonne guerre de rebaptiser enfin l'œuvre! –, elle demeure relative. L'engagement personnel d'Olivier dans son récit fluctue beaucoup et reste tributaire des impressions ou des leçons qu'il entend donner au lecteur sur le terrain politique. Il se défend de vouloir écrire une chronique à la manière de *nobles esperis*. En d'autres termes, il ne fait pas profession d'»indiciaire«, d'historien officiel stipendié par la cour pour servir une idéologie, une mémoire. Mais il est à même de pourvoir en matériaux, généalogiques par exemple, de tels auxiliaires maniant la plume pour fonder les prétentions des princes de Bourgogne-Habsbourg. On comprend bien pourquoi des devanciers de C. Emerson l'ont tenu pour »semi-officiel«. Encore faut-il aujourd'hui se demander dans quelle mesure, à travers quelles techniques, en tirant profit de quelles collaborations La Marche a pu s'adonner à une forme d'imitation des indiciars. Une préoccupation dominante du présent livre est de dégager les apports dont Olivier est tributaire, voire les »interactions« qui le relie non seulement à George(s) Chastel(l)ain ou Jean Molinet, mais encore à Philippe de Commines. Même si leurs choix politiques ont radicalement divergé, les deux grands mémorialistes »bourguignons«, aux carrières amorcées en parallèle, ont pu communiquer, échanger informations et expériences dans leurs démarches respectives, quand bien même ils ne se citent pas mutuellement.

Des pages plus inattendues sans doute sont celles où C. Emerson s'interroge à propos de ce qu'a puisé notre auteur dans le milieu culturel de Bruxelles, ville où il a longtemps résidé.

Son intégration à cet environnement thiois doit lui avoir permis de franchir l'obstacle de la langue pour y faire une bonne «moisson» par voie orale autant qu'écrite. Le chapitre 3, intitulé «L'Histoire [...] bourguignonne» nous a paru constituer le temps fort et le point culminant du livre. Son auteur, loin de les refermer sur eux-mêmes, tend à montrer dans les «Mémoires» le produit d'une véritable «culture bourguignonne». Comme toujours, l'impact exercé sur les générations ultérieures demeure délicat à établir. G. Small, en son temps, l'avait bien montré pour un autre fleuron de l'historiographie du temps, George Chastelain. Pareil impact ne serait pas ici un vain mot.

L'œuvre de La Marche trahit aussi, dans son projet même et son vocabulaire, des liens certifiés avec un autre genre très prisé au Moyen Âge, quoique bien plus ancien: le miroir du/au(x) prince(s). L'enjeu est en l'espèce de définir l'image vers laquelle le jeune Philippe le Beau, élève d'Olivier, doit tendre. Voilà donc abordée la dimension didactique des «Mémoires», qui amène C. Emerson à poser une question des plus classiques: le produit livré est-il (encore) médiéval ou (déjà) renaissant? Elle note que l'intention professée sur ce plan par La Marche aurait plutôt eu valeur de cause que de conséquence de sa fonction de mentor auprès de l'archiduc. Sa plume aurait justifié sa désignation plus qu'elle ne traduirait une expérience acquise dans une charge éducative et un ton requis par elle. À travers encore d'autres thématiques – la Foi, les faits d'armes –, Olivier de La Marche apparaît comme un écrivain très présent dans son récit, même s'il ne nous livre pas tout, loin de là, sur sa personne et sa carrière féconde et multiforme. Le livre de C. Emerson, truffé de courts extraits significatifs du personnage titulaire mais aussi de contemporains, invite à relire La Marche en débusquant ses intentions de littérateur (voire rhétoriqueur) et d'historien. Il ne mentionne pas, pour des raisons de délai d'édition, un recueil international d'études qui viendra utilement le compléter et auquel C. Emerson a, parmi d'autres, contribué: «Autour d'Olivier de La Marche», Neuchâtel 2003. Le bonheur sera complet quand le mémorialiste bénéficiera enfin d'une édition, la première depuis quelque cent vingt ans, répondant aux exigences du travail scientifique.

Jean-Marie CAUCHIES, Bruxelles

Jochen JOHRENDT, Papsttum und Landeskirchen im Spiegel der päpstlichen Urkunden (896–1046), Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2004, XXII–305 p. (Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte, 33), ISBN 3-7752-5733-0, EUR 40,00.

Ce livre, issu d'une «Dissertation» préparée à Munich sous la direction de Rudolf Schieffer, exploite de façon systématique le corpus des actes pontificaux de la période 896–1046 publié dans les années 1980 par les soins de Harald Zimmermann. Il n'est pas le premier à le faire: en 1995, Hans-Henning Kortüm avait proposé une superbe étude linguistique du même recueil (assortie d'une révision bienvenue de ceux des jugements du maître qui pouvaient être entachés d'hypercriticisme à l'endroit de telle ou telle pièce); il renversait la vapeur diplomatique en montrant que les lettres et privilèges intitulés au nom des papes méritaient d'être considérés (aussi ou d'abord) comme des productions de destinataires, tant leur rédaction devait à ces derniers. Le travail de J. Johrendt tire à présent les conséquences de ce constat (qui, soit dit en passant, n'est pas propre aux productions pontificales comme l'a brillamment montré récemment Wolfgang Huschner pour les actes impériaux autour de l'an mil): si les privilèges pontificaux traduisent assez passivement les demandes des bénéficiaires, ils sont alors autant de miroirs tendus à l'historien, où ce dernier est en mesure de décrypter les attentes et conceptions nourries par les bénéficiaires à l'égard de la papauté. Concentrant son attention sur le contenu juridique des actes, mais sans écarter toutes sortes d'indices, Johrendt se donne ainsi pour but de saisir les fonctions assignées à la papauté («Funktionszuweisungen») par ceux qui recourent à elle. L'intérêt constant de l'en-